

تورک بیلک ره ووی

REVUE DE TURCOLOGIE

Fondée à Paris

PAR

le Prof. Dr. RIZA NOUR

TOME I, LIVRE 2

	Pages
Nâmik Kémal, grand poète turc	1
Un manuscrit du milieu du XVII ^e siècle sur la musique et la poésie turques	26
Physionomie ancienne et actuelle de la langue turque	32
Histoire de l'écriture turque et conséquences d'un brusque changement d'écriture	41
Art et architecture turcs	62
Tevfik Fikret	98



sont eux qui servent de modèle et d'exemple aux peuples du Proche-Orient pour l'adoption de la civilisation occidentale. Depuis un siècle, il a fait des efforts énormes pour s'assimiler cette civilisation. Pour enrayer ses progrès, la Russie et l'Autriche lui déclarèrent sans cesse la guerre.

PARIS, RIZA NOUR.

TEVFIK FIKRET

On a écrit beaucoup sur lui ; mais on s'est borné à donner sa biographie accompagnée d'éloges sans fin, sans songer à une critique approfondie de son talent poétique. Nous avons essayé de la faire. Voici l'étude que nous avons faite de ses ouvrages, et ses résultats :

I - OUVRAGES DE TEVFIK FIKRET.

Document

— 1 —

Roubâb-i-chikesté

Stamboul, 1327 (roûmî).

Son principal ouvrage. Il contient 181 pièces de vers ; la plus courte en a 8, la plus longue 150 ; souvent on en trouve de 10 à 36 ; au total, 4201 vers. Ces poésies sont dignes d'attirer l'attention par l'ordre de rimes et par leur

forme poétique. On dirait que ce poète a voulu se révolter contre la versification empruntée par les Turcs aux Arabes et aux Persans, et la mettre en pièces. Il a pris des libertés sans bornes, et fait penser à un prisonnier qui vient de recouvrir sa liberté. A ce sujet, il est en tout pareil à Abd-ul-Hak Hâmid, hardi novateur et imitateur des poètes français. Ce document démontre précisément que Fikret commit trop d'abus dans cette voie.

Ce recueil comprend : 10 **mesnévî** (poème à rimes plates), 3 sixtains réguliers (correspondant à l'ancien sixtain turc), 1 sixtain (chant), 1 **roubâ'i**, 1 quatrain turc, 2 **ghazels**, 1 **kacîdé** sans tête (bachsiz, rime alternative), dont les 19 vers présentent ce genre de rime ; les autres sont des vers libres d'après les modèles français. Les poèmes à rimes plates appartiennent aux deux versifications. Or, il a employé 9 formes turques qui représentent 5 % de son œuvre, et pour le reste les formes libres françaises ou des formes formant un bloc, un tout indivisible, ou se composant de strophes. Celles-ci sont formées d'un vers, d'un distique, d'un tercet, d'un quatrain, d'un quintil, d'un sixtain, d'une strophe à 7 vers, enfin d'un huitain. La plupart sont ou du quatrain, ou des quintils ; ensuite, ce sont les tercets et les sixtains qui sont fréquents. L'ordre des rimes est tellement varié qu'il est impossible de donner une classification ; je les mentionnerai donc sous les noms de tercet libre, de quatrain libre, etc.... Ces strophes variées se mélangent souvent ; elles changent quelquefois la mesure dans une pièce ; les vers scandés d'une autre manière sont généralement courts. Il y a des **mesnévî** de ce genre qui ressemblent aux **ghazels à mustézâd** ; je les nommerai « **mesnévî** libre ». Une autre forme employée est le sonnet français. Tevfik Fikret n'a point composé de sonnets réguliers, mais des sonnets libres, exception faite pour deux sonnets irréguliers. Une de ses pièces se compose de deux sonnets. Les pièces à **mustézâd** abondent ; les vers **mustézâds** sont dans un ordre régulier.

Les rimes sont souvent faibles; exemple, **guirié=décemdé**, et même fautives, exemple, **kaïdetmé=guitmé**; la huitième pièce fait rimer **surtmégué** avec **eurtmégué**; c'est une rime turque ancienne, et aussi une faute grave dans la versification turque.

Ces rimes élémentaires n'existaient pas dans la poésie turque avant Fikret. Il est évident qu'il a emprunté ce procédé de la versification française. Les mêmes rimes semblables sont très rapprochées, quelquefois contiguës, dans ses **mesnévîs**. Il semble que ce poète, qui imita aveuglement la poésie française, ignorait que la versification française ne le permet pas. Il a fait rimer ت et ط; ز = ذ = ط = ض; etc... ce qui, avant lui, n'était pas admis chez les classiques, et n'existait que chez les poètes populaires.

Le **rédiif**, très fréquent chez ses devanciers, est chez lui l'exception. Il l'a sûrement évité sous l'influence de la poésie française, qui ne le connaît pas, mais il n'a pas vu qu'en turc le **rédiif** est une nécessité grammaticale et donne à la rime plus de richesse.

Il emploie de préférence les rimes croisées (**m b m b**, ou **m b b m**); et quelquefois le vers blanc. C'est ainsi qu'au début de sa 21^e pièce on trouve, se suivant sans interruption, trois vers non rimés.

Il emploie souvent les deux variétés de la rime croisée, mélangée, redoublée, triplée, et va même encore plus loin. C'est ainsi qu'il intercale 4 ou 5, même 10 vers entre deux vers rimant entre eux; nous en donnons un exemple emprunté à ses **Sahâif-i-haîâtîmdan: d m b b b a m p p h l d l h a**. Il y a 10 vers entre les deux **d** et 8 entre les **a**. On sait que les rimes s'adressent à l'oreille et qu'elles sont un élément les plus importants de la poésie remplissant plusieurs rôles rythmiques et musicaux; si elles sont trop espacées, l'oreille n'est pas physiologiquement apte à les saisir et par conséquent n'est pas satisfaite. Cela explique bien que le poète s'est donné une peine inutile en pareil

cas. Il est ainsi porté à commettre des abus, dans le désir de se débarrasser des règles anciennes et d'être un novateur, faute déjà commise par Abd-ul-Hak Hâmid.

Tevfik Fikret a divisé la plupart de ses poésies en strophes des assemblages variés de rimes ayant l'aspect de **terza rima**, d'ode, de stance et de ballade française. Enfin, dans les rimes et dans les formes, en toute indépendance et, en pleine fantaisie, il composa des pièces libres très variées. Et pourtant, malgré cette liberté, on voit que le poète a soigneusement observé certains principes, intercalant, par exemple, ses vers **mustézâds** avec une régularité parfaite. Toutes ses poésies montrent qu'il aime l'ordre et l'arrangement artistique; par contre, il est quelquefois irrégulier; c'est ainsi qu'il écrit un **mesnévî**, d'abord avec ses rimes plates, ensuite avec des rimes libres, pour revenir finalement aux rimes plates. C'est un défaut incontestable, dû probablement à l'impossibilité de trouver des rimes plates pour quelques vers. En somme, ses poésies montrent, à plusieurs reprises, que notre poète a bien de la peine à trouver ses rimes.

Dans certaines pièces, il répète un vers comme refrain; mais sa manière de le placer est contraire aux règles des versifications turques et françaises.

Il a employé 15 mesures d'**arouz**, dont cinq particulièrement usitées. Les 31 poésies ont **mustézâd**. Deux poésies peuvent se scander chacune avec trois mesures différentes. Dans ses **mustézâds**, il suit généralement les règles classiques; mais les enfreint quelquefois, allonge plus qu'eux la mesure en ajoutant un pied intermédiaire aux pieds initial et final. Je ne crois pas que cette liberté, qui lui est propre, soit acceptable.

La règle rigoureusement suivie par les classiques depuis des siècles permet de faire des **mustézâds** de quatre mesures au plus; mais lui, enfreignant encore cette règle, en a composé de six mesures.

L'allongement, chez lui, est rare et limité aux suffixes

comme chez Nâmik Kémal. Pour la mesure, il fait ce que tous les classiques ont fait : chez lui aussi, **guindj**, **âh** et les mots similaires donnent tantôt une longue, tantôt deux syllabes longues et brèves, dédoublant la syllabe selon les exigences de la mesure. Il rend long ou bref l'**i izâfet** persane. **Vasl** compte pour un mot commençant par une voyelle, si la mesure le veut ; les syllabes deviennent ainsi longues ou brèves à volonté. Il a fait du **aïn** initial une voyelle pour former le **vasl**. Le **takdî'** est toujours dans les corps des mots comme chez les classiques ; en d'autres termes, la césure entre les pieds se fait au milieu des mots, au lieu de correspondre aux séparations des mots.

Fikret préfère les mesures à variante initiale et finale (**fâ'ilâtun=fé'ilâtun**, **fé'ilun=fâ'lun**). C'est son goût de la liberté qui lui fait apprécier ces mesures plus souples.

Notre poète a employé les mesures que la tradition séculaire avait fixées comme les mesures turques ; à ce sujet, il n'a pas pris une entière liberté, à l'exemple de Hâmid qui inventait des mesures arbitraires. Il n'a pas même usé des mesures rarement employées par les anciens classiques ; il adopta seul les mesures courantes, excepté la mesure (4 fois **méfâ'ilun**) qui se rencontre rarement avant lui.

Enfin, il a introduit la ponctuation à la poésie turque. Hâmid, qui a tant innové, qui a adopté les règles de la versification française, l'avait négligée. Il l'a appliqué avec tous ses détails ; mais il n'a jamais su les mettre d'accord avec la prosodie. L'étude analytique de ses poésies montre bien que Fikret n'avait aucune notion des pieds, des césures et du rythme, éléments essentiels de la prosodie, de même que ses prédécesseurs et ses successeurs qui n'en ont eu aucune notion. Voilà pourquoi ses divisions basées sur le sens ont détruit le rythme et l'harmonie musicale des vers ; les pieds d'arouz devinrent nuls.

Il divise un vers en morceaux comme Hâmid, et toujours à l'imitation des poètes français. Ces procédés n'étaient pas connus des poètes turcs, et il en a fait un très mauvais usage : En brisant les vers, il a brisé aussi les pieds ; en voici un exemple :

Aloub gueutursé bizi

Méfâ'ilun fé'ilâ —

châ'irâné khouliâniz

— tun méfâ'ilun fa'lun

Il a commis une autre faute encore plus grave en intercalant un **vasl** ; aussi il a brisé le mot : (ïim ah > ii mah) ; exemple :

Tchodjouk

Méfâ —

tchodjoukmïim

— 'ilun fé (fâ) i —

(mah) ah ichté etc...

— lâtun etc...

On voit qu'il déborde outre mesure, et cela lui fait commettre de graves erreurs. Ce poète si désireux d'imiter les poètes français n'avait étudié ni leurs modèles, ni la versification française ; il ne sait comment faire, pour appliquer plusieurs mesures dans une poésie, procédé si fréquent dans les opéras et l'opéras-comiques. Il l'a tenté deux fois seulement. Sa poésie « Pour ma sœur » (p.- 287) contient de mesures différentes. On dirait qu'il est resté dans le cercle de **mustéxad** des anciens poètes turcs.

Le fait le plus caractéristique, dans ses ouvrages, est l'enjambement, dont il abuse d'une façon prodigieuse. L'enjambement n'était pas admis dans la poésie turque dans laquelle chaque vers, ou au moins chaque distique, devait avoir un sens indépendant ; Avant lui, on ne trouve que de rares et timides exemples du contraire. Il a démoli

cette règle rigoureuse et, allant même plus loin, il a partagé le sens entre deux strophes, chose que la versification française elle-même ne permet pas. On sait que l'enjambement est un raffinement poétique, un élément de beauté quand il est peu fréquent ; mais son retour choque trop. Cet abus a transformé ses vers en prose, et a détruit le rythme, et de ses vers, les privant ainsi de grâce.

Fikret imitait d'abord les classiques turcs, et ses poésies étaient alors sans enjambement ; mais dans sa deuxième période, il l'emploie presque à chaque vers, et ses phrases finissent dans les corps des vers, à n'importe quel endroit. Il divise même grammaticalement les phrases dont les parties sont réparties sur plusieurs vers. Il enchaîne de nombreux vers grammaticalement inachevés, et même des strophes, les uns aux autres. Pour respirer, il faut faire halte au milieu d'une poésie à la fin des phrases marquées par un point qui ne correspondent pas aux césures ; on ne s'arrête presque jamais à la fin des vers qu'il faut et de la sorte la rime, ne s'étant pas montrée, est sans effet. Ces poésies ressemblent, ainsi, à la prose ancienne qui continuait sans arrêt, et dans laquelle les phrases se soudaient pour former un tout indivisible. On peut dire que ces vers sont de la prose à **tétabou'-i-izâfât** comme l'ancienne prose. Il a séparé et distribué même les deux mots d'un génitif dans deux vers comme **naciïé-i -moukaddérati** (p.- 278). En latin, le poète Ennius partage de même **pecunia** : Feficiente **pecu**, deficit omne **nia**. Tout le monde l'en a blâmé d'ailleurs (Lucien Bouvat) ⁽¹⁾. Ce défaut altère même le rythme du langage parlé que les pieds et leurs pauses d'une poésie ont la mission de conserver.

Nous avons ramassé les mots et les expressions de cet ouvrage. Nous en parlerons plus loin avec ceux de ses autres ouvrages.

(1) Poète mort en 169 avant J.-C. Son style était incorrect. Les latins avaient formulé ce proverbe : **De stercore Ennii** « Du fumier d'Ennius » qui est passé en français.

Document

— 2 —

Doksan béché doghrou.

Quintil libre à 10 strophes dont la dernière est un sixtain, 51 vers. C'est une de ses poésies dispersées; son sujet est patriotique. Dans cette poésie, il montre qu'il est très sensible et réagit fortement contre la tyrannie, l'injustice et l'immoralité; c'est une sévère critique des Unionistes (parti Union et Progrès).

Document

— 3 —

Roubabin djévabi.

Stamboul, 1327 (roûmî).

Ce petit ouvrage contient une seule poésie, **mesnévî**, 116 vers.

Document

— 4 —

Tarîkh-i-kadîm.

Une seule poésie, **mesnévî**, 216 vers.

Document

— 5 —

Khan-i-yaghma.

Satire contre les Unionistes, plus sévère que la précédente, sixtain régulier avec refrain, 5 strophes, 30 vers.

Document

— 6 —

Khaloukin déftéri.

Stamboul, 1327 (roûmî).

Volume de 90 pages contenant 20 poésies, dont la plus longue a 158 vers, et la plus courte 10; 745 vers au total.

11 poésies libres, 2 tercets, 1 pièce à rimes alternatives, 5 **mesnévîs**, 1 sonnet irrégulier. Les poésies libres ont des rimes croisées et plates se suivant sans aucune règle, mais les rimes plates dominant. Quelques pièces n'ont que des rimes croisées. Les rimes sont généralement primitives. 14 poésies ont une mesure uniforme, les autres ont deux ou trois mesures dans une même pièce. Ces mesures sont formées avec le **mustézâd**, en éliminant un ou deux pieds de la mesure primitive. En somme, les poésies de ce recueil sont scandées par six mesures. On y trouve aussi tout ce que nous avons dit au sujet du premier document.

Document

— 7 —

Chermin.

Stamboul, 1330 (roûmî).

Ce recueil de 91 pages contient 30 poésies, formant 1120 vers qui, tous, sont des vers libres. La rime est souvent faible; il y a même des fautes graves comme **dédim=etdim** (p.- 87). Toutes les pièces sont, toutes, scandées sur une seule et même mesure octosyllabique; très peu de vers à 4 syllabes, auraient pu donner des **mustézâds**. La plupart des vers ont la césure 4+4; mais il n'y a aucune pièce dont tous les vers aient la césure. Il est donc vraisemblable que les césures existantes sont l'effet du hasard; et pourtant, il faut accepter l'absence de césure dans tous ces vers.

* *
*

Tels sont les ouvrages que j'ai étudiés avec d'autres poésies éparses que je n'ai mentionnées. Celles que je viens d'énumérer sont les principales œuvres de Fikret et nous croyons que celles de ses poésies que nous n'avons pas vues sont peu nombreux.

* *
*

Il a donné des noms de fantaisie à ses poésies. La versification turque portait les noms traditionnels comme **kacîdé**, **ghazel**, **na't**, etc... Avant lui, on voit des noms de fantaisie chez les poètes de la fin du XIX^e siècle, mais rarement. C'est Fikret qui en a généralisé l'usage en imitant la poésie française.

La situation des poésies analysées par nous, au point de vue de la forme, du nombre des pièces et des vers sont donnés ci-après :

237 poésies formant 6474 vers ; 15 formes : **mesnévî** (28 fois), **ghazel** (2), vers libre (92), **bachsiz** (à rime alternative) (2), huitain libre (à la manière française) (3), poésie à 7 vers libre (1), sixtain régulier (5), sixtain libre (14), quintil libre (11), quatrain turc (1), **roubâ'i** (1), quatrain libre (26), tercet libre (12), sonnet (37).

Les mesures employées sont indiquées dans cette table (voir la table).

Fikret s'est donc servi de 16 mesures dont une est syllabique ; ses 11 mesures de **mustézâd** n'y sont pas comprises ; elles font avec elles un total de 27 mesures. Les mesures les plus employées sont, par ordre de fréquence : Nos. 9, 10, 13, 16, 11, 2. Or, 203 poésies contre 237 et représentant 85,6 % sont scandées avec ces six mesures. Le reste (34 poésies représentant 14,4 %) est scandée avec 21 autres mesures qui ne font qu'une quantité négligeable. Son **roubâ'i** n'est pas scandé avec une mesure spéciale à cette forme. La plupart de ses **mesnévîs** ont des mesures autres que celles propres à ce genre littéraire.

II - BIOGRAPHIE

Le père de Fikret était originaire de Tcherkech, ville dépendante du vilayet de Tchangri. Il était venu à Stamboul pour faire ses études, s'y était établi et était devenu employé à la Sublime Porte d'abord, ensuite au bureau de Vâlidé Sultane Pertevnial. Il eut, le 23 cha'ban 1284 h., mardi, un

جدول Table

Percentage	Fréquence de chaque mesure	à rime alternative	Ghazal	Sonnet	Tercet libre	Quatrain libre, ture, roubâ'i	Quintil libre	Sixain libre et régulier	à 7 vers libres	Huitain libre	Mesnévi	Poésies libres	Mesures	No. d'Ordre
	1							1					فاعلاتن فاعلاتن فاعلاتن فاعلن	1
5.5%	13			3		4					1	5	مفاعيلن مفاعيلن مفاعيلن مفاعيلن	2
	3						1	2					مفاعيلن مفاعيلن فعولن	3
	3	1						1				1	مفاعيلن مفاعيلن مفاعيلن مفاعيلن	4
	1					1							مفاعيلن مفاعيلن	5
	8			2	1	1				1	2	1	فاعلاتن فاعلاتن فاعلاتن فعولن فاعلاتن » » فعولن	6
	6			1	1						1	3	فاعلاتن فاعلاتن فعولن فاعلاتن » » فعولن	7
13 %	31	1		7	3	3	1	1			2	13	فاعلاتن مفاعيلن فعولن فاعلاتن » » فعولن	8
28.3%	67			13	6	8	5	2	1		5	27	مفاعيلن فاعلاتن مفاعيلن فعولن مفاعيلن » » فعولن	9
16 %	38		2	8	1	7	1	2			5	12	مفعول فاعلات مفاعيل فاعلن	10
10.1%	24			1	1	1	2	5			3	11	مفعول مفاعيل مفاعيل فعولن	11
	6			1	1	1						3	مفعول مفاعيلن فعولن	12
	2					1						1	مفعول مفاعيل فعولن	13
	3			1								2	فعولن فعولن فعولن فعولن	14
	1					1							مستفعلاتن مستفعلاتن	15
12.7%	30						1	5		2	9	13	Octosyllabe	16
85.6%	237	2	2	37	14	28	11	19	1	3	28	92	16	Total

filz qu'il nomma Mehmed Tevfik qui a passé son enfance dans une maison à Kadirga à Stamboul et a perdu sa mère, à l'âge de 12 ans. Cet enfant fréquenta le lycée de Galata-Séraï. Il aimait la peinture et la poésie. A l'âge de 14 ans et dans cette école, où l'historien Abd-ur-rahman et les poètes Rédjâi-zâdé Ekrem et Mouallim Nâdjî étaient ses professeurs, et commença à composer des vers. Après avoir terminé ses études secondaires, il entra au Ministère des Affaires Etrangères ; peu après, il quitta son emploi pour devenir professeur au lycée de Galata-Séraï. A l'âge de 22 ans, il épousa Nazmia Hanim, sa cousine.

Le Sultan Abd-ul-Hamid II, éloigna son père de Stamboul en le nommant gouverneur d'un Sandjak de Syrie ; quelque temps après, il l'exila à Alep, où il mourut. Il est possible que sa haine contre la tyrannie ait été excitée par ce fait

Il aimait la solitude, sans doute à cause des procédés policiers de ce temps de tyrannie ; de ses entretiens, il résulte qu'il ne regardait aucun homme comme étant susceptible d'être un ami loyal.

De son mariage, un enfant est né, Khaloûk ; il en parle souvent dans ses vers. Il l'aimait beaucoup, ne s'occupait que de sa famille et était un bon père.

En 1311, il renonça à son emploi de professeur et s'installa dans le **yali** (villa au bord du Bosphore) appartenant à la famille à Rouméli-Hisar. Sa famille n'était pas dans l'aisance ; le Robert-collège (collège américain), qui se trouve dans cette localité, le prit comme professeur du turc ; il y resta longtemps, et se fit construire une petite maison entourée d'un jardin sur la pente de la colline, au-dessous du collège. Il décora artistement l'intérieur de cette maisonnette, qu'il nomma « Âchiyân ». Je l'ai visité : elle est dans un site vraiment poétique, ayant une très belle vue sur le Bosphore. Cette maison isolée était sa demeure solitaire, loin de la ville, des maisons et des hommes ; il y a achevé sa vie, la quittant rarement et chaque fois pour peu de temps.

En 1304, il commença à publier ses poésies qui portèrent le **makhlès** de Nazmi ; peu après il signa de son nom Mehmed Tevfik. Ses poésies furent publiées dans le journal « Mirsâd » dirigé par le poète Ismaïl Safâ, son ami dévoué. Ces poésies sont des imitations des anciens poètes turcs ; il les appelle lui-même « les choses anciennes ». En ce moment, les poètes et les littérateurs turcs étaient, à Stamboul, divisés en deux camps ayant pour chefs, l'un Mouallim Nâdjî ; l'autre, Rédjâî-zâdé Ekrem, deux ennemis acharnés. Leurs partisans se livraient à d'ardentes polémiques. Safâ, poète fin, et Fikret étaient partisans du premier ; Fikret passa plus tard dans l'autre camp. Le gouvernement supprima le « Mirsâd » et Safâ mourut peu après.

Quatre écrivains s'associèrent bientôt pour fonder la Revue « Mâloûmât » et demandèrent à Fikret d'en être le rédacteur en chef. Le premier numéro de cette Revue parut le 10 février 1309 (roûmî). Le gouvernement la supprima après le 24^e. La Revue hebdomadaire « Servét-i-founoûn » allait mal ; son propriétaire pria Fikret par l'intermédiaire de Rédjâî-zâdé, d'en devenir rédacteur en chef. Il accepta ; Khâlid Zia, Ahmed Réchid (H. Nâzim), Djénab Chahâb-ed-dîn et Ali Ekrem (A. Nâdir) y collaborèrent. Le dernier s'est montré faible et incapable par ses premiers articles et on l'a vite remplacé par un autre. Ce fut ainsi que la période appelée « Ecole Servét-i-Founoûn » ou « Edébiyyât-i-djédîdé » (Littérature nouvelle) naquit. Cette période brillante, créée par Fikret, date du 11 décembre 1311 (roûmî). Cette fois, Fikret signa de son véritable nom. La Revue exerça bientôt une grande influence, et sa popularité fut immense parmi la jeunesse. J'étais alors étudiant de première classe de la Faculté de Médecine militaire, où tous les journaux, sans exception, étaient interdits. Je n'oublie point qu'à la fin de la semaine, en sortant de notre internat, nous courions chercher cette Revue, qui devait à Fikret seul sa popularité.

En 1314, les Anglais triomphèrent des Boers. Fikret et

ses amis tinrent une réunion secrète au sujet d'une visite de félicitation à l'Ambassade. A ce moment, les Anglais passaient pour être les protecteurs de la liberté et des peuples opprimés, aux yeux de la jeunesse turque. Le sultan défendait avec un acharnement aveugle les instructions à son peuple. Les mouchards eurent connaissance de cette réunion et en informèrent le sultan. On les arrêta ; Fikret fut emprisonné au **Karakol** de Hasan pacha à Béchiktach ; on fit des perquisitions chez eux. Fikret fut mis en liberté au bout de trois jours. Depuis lors, la police le surveilla, lui et sa maison. Le **Servét-i-founoûn** fut été soumis à une censure rigoureuse, et peu après, supprimé (1317). Fikret s'enferma dans son **Âchiân**, n'allant qu'au collège américain donner ses leçons. C'est dans cette période de captivité volontaire qu'il composa ses principaux ouvrages et ses plus beaux vers. C'est en 1907 qu'il écrivit sa célèbre poésie intitulée « Sis » (brouillard) dirigé contre le despotisme d'Abd-ul-Hamid. Le **Sis** passait secrètement de main en main parmi la jeunesse.

En 11 juillet 1908, à la déclaration de la Constitution turque, il illumina son **Âchiân** durant trois nuits. Lui, M. Huseyn Djâhid et M. Huseyn Kâzim fondèrent le quotidien politique « Tanîn ». Après quelques mois, lassé par la mauvaise attitude de M. Djâhid qui ne pensait qu'à ramasser de l'argent et à arriver à des postes élevés, et avait fait du **Tanîn** l'organe des Unionistes défendant leurs intérêts légitimes ou non, et altérant les vérités pour attaquer l'opposition avec une fougue enragée, Fikret quitta ce journal au bout de deux mois ; M. Kâzim le suivit.

Il n'avait pas trouvé dans la Constitution ce qu'il avait longtemps espéré ; désillusionné, irrité, il se retira de nouveau dans son **Âchiân**.

On lui offrit la direction du lycée de Galata-Séraï, et il l'accepta. Au début de la Constitution, en Turquie, tout était déchaîné, les élèves n'allaient pas en classe pour étudier ; ils quittaient l'école pour s'amuser au dehors. Il

réussit à rétablir la discipline, réorganisa complètement l'école et y fit beaucoup de réformes utiles. Il travaillait nuit et jour. Cela ne dura pas longtemps ; au bout de deux mois passés, le ministre de l'Instruction publique chercha une querelle absurde à Fikret, qui démissionna. Le Collège américain qui avait vu ses mérites comme organisateur pendant ce temps, lui offrit, cette fois, un poste important.

De nouveau, il vivait isolé dans son **Achiân**, plongé dans la tristesse, souffrant toujours pour le peuple en face de la tyrannie des Unionistes. Il composa ces deux célèbres poésies plus sévères que le **Sis** dirigé contre le sultan : « Doksan béché dogrou » et « Khân-i-yaghmâ » contre les Unionistes qui répondirent par des injures.

L'ordre régnait dans sa maison. Il aimait manger des mets recherchés et avait horreur envers les boissons alcooliques, prenant rarement un verre de liqueur après le déjeuner. Quand il commençait à peindre ou à composer une poésie, sa femme ne pouvait lui faire abandonner son travail ; le déjeuner refroidissait et était réchauffé plusieurs fois, et on ne pouvait décider le poète à se mettre à table. Il négligeait sa santé. Depuis quelques années, il maigrissait continuellement, sans vouloir consulter un medecin. Finalement, un phlegmon dans le bras l'obligea d'en appeler un ; l'analyse de ses urines décèla la présence de glucose et le medecin posa le diagnostic du diabète sucré.

Pendant l'été de 1915, il succomba à cette maladie, plongé dans le coma, ayant toujours souffert pour le peuple et pour la Turquie qu'il chérissait. Dans ses derniers jours, il pensait à publier un journal contre les Unionistes. On l'enterra au cimetière d'Eyyoub sur la Corne d'or. Ses admirateurs commémorèrent sa mémoire, chaque année, sur son tombeau et au lycée de Galata-Séraï.

* *
*

Voici les résultats de sa biographie et de nos études analytiques sur ses œuvres, sur sa personne et sur sa vie :

De taille moyenne, osseux, un peu gros, figure ronde, les cheveux noirs, beau et sympathique ; ses regards brillaient d'intelligence.

Fikret est un poète à l'âme sensible, un patriote ; a du du courage civique ; il est peintre et musicien ; son âme d'artiste se voit aussi dans ses vers ; il aime l'ordre en toutes choses ; sérieux et plein de dignité, il imposait par son attitude.

Son trait le plus caractéristique était sa moralité irréprochable et inébranlable. Il avait horreur du mensonge, de l'hypocrisie et de la fourberie. Il n'aimait point les malhonnêtes gens et les flatteurs. Publique ou privée, sa vie était irréprochable. Il n'avait aucun penchant pour l'alcool, le jeu, ni la débauche. Poli et élégant, il avait des manières pleines de noblesse. Il était très sensible surtout quand son amour-propre était en jeu. Il était sévère avec les gens indéliçats et il ne cachait pas ses sentiments à leur égard. Son idéal était de voir toutes ses vertus dans le peuple, dans l'Etat. Pour lui, l'argent ne comptait pas ; il vécut sobrement, et la pauvreté n'altéra pas son caractère. Triste, septique et même pessimiste, il vécut dans le désespoir, que toutes ses poésies manifestent clairement. Il était plein d'affection pour son fils. Sa pitié étant grande, il éprouvait facilement de la compassion pour les pauvres et les orphelins.

Il était passionnément épris de la liberté.

Nerveux, irascible, il réagissait fortement contre l'injustice soit d'un particulier, soit de l'Etat. Son amour-propre était extrêmement développé, il ne pouvait supporter l'offence, et démissionna toujours en présence des difficultés, se croyant outragé ; c'était là son seul tort. Captif de son idéalisme, il ne pouvait comprendre la vie pratique et avait voulu voir dans les hommes des anges purs. Il a beaucoup aimé son peuple ; mais il n'a su, même une seule fois, faire quelques sacrifices d'amour-propre. Il semblait incapable de vivre sur la terre, il aurait dû vivre dans les

cieux. Son idéale était la beauté et l'humanité ; captif de cette idéale, il avait des idées fausses et enfantines sur la politique internationale.

Ami de Rêdjâî-zâde, il voulait son mérite poétique ; cependant on peut dire sans injustice que Rêdjâî-zâde était un poète médiocre. Son **Ta'lim-i-édébiyyat**, si loué par Fikret, est superficiel et très incomplet ; mais Ekrem s'habillait élégamment et était très poli comme Fikret. Il se peut que cela le lui ait rendu sympathique ; il faut noter encore qu'Ekrem avait été son professeur.

On a prétendu que Fikret avait choisi une mesure adoptée à chaque forme poétique et sujet pour exprimer l'harmonie entre le sujet et la forme au moyen du rythme de la mesure. Vraiment, ce serait un raffinement louable et désirable, et la marque d'un talent poétique supérieur ; je l'ai cherché vainement dans ses poésies ; malgré tous mes efforts, je n'ai pu le découvrir. On peut facilement s'en rendre compte étudiant avec la table que j'ai dressée, cherchant les rapports entre les mesures d'une part et les formes et les sujets d'autre part. Ce n'est que l'illusion d'un chercheur.

Fikret adore la poésie occidentale au point de vue des sujets, et de la versification. Il a fait toutes ses innovations dans la poésie turque en examinant les modèles fournis par les poètes français, par Abd-ul-Hak Hâmid et en les imitant sans s'en apercevoir les finesses et sans connaître la science de la versification française et en donnant libre cours à ses instincts et à ses fantaisies. De la sorte, il a commis des abus et des erreurs. L'honneur de l'innovation dans ce domaine revient sûrement à Nâmik Kémal et à Hâmid ; mais c'est Fikret qui l'a généralisé et implanté. Il n'est pas non plus un novateur au point de vue des sujets nouveaux empruntés à l'Europe. Cet honneur revient aussi à Nâmik Kémal, à Chinâsî et à Hâmid.

Son style est, en partie, net, précis et alerte ; il est quelquefois simple et clair ; quelquefois, surpassant les

Nerkisî, il bourre ses phrases de mots arabes et persans. Il a employé aussi des termes de ces deux langues qu'inconnus en turc ou rarement employés par ses prédécesseurs. Une partie de ses termes arabes suivent une déclinaison ou une conjugaison inusitée en Turc. Il a même créé des mots arabes par une certaine dérivation, n'existant pas en arabe. C'est une liberté excessive. Ces exemples fourmillent. Citons quelques-uns de ces mots inusités : **peïghoûlé**, **meshoûf**, **ka'ka'a**, **fertoûté**, **mélaz-i-muténahnah**. En turc, on ne connaissait que l'arabe **sahab** « nuage », il a employé aussi le pluriel **eshab** qui est anormal, de même que **séhâib**, et aussi **moughalib** pour **ghalib**, **istitâr** à la place de **tésettur**, etc..., des **bâb** inusités en turc.

En cela, Fikret a dépassé de beaucoup Hâmid. En vérité, c'était commettre une grande faute, défigurer la langue turque. On comprend aisement que Fikret cherchait des mots inconnus aux turcs dans les dictionnaires arabes et persans ou déformait ce qui sont usités avec une dérivation inusitée pour montrer son érudition. Il a employé l'**izâfet** persane avec quatre mots arabes et persans, chose interdite à son temps.

Sans doute, il a de belles expressions ; mais il a forgé aussi des barbarismes ou absurdes ; par exemple, il dit **boukhâr-i-berrak** « vapeur transparente », la lune tuberculeuse, **nedjm-i-muzehher** « étoile fleurie », etc... Une vapeur d'eau n'est pas transparente ; il aurait voulu dire **nedjm-i-zahir** « étoile brillante ».

Il aime réunir des mots à **sédji'** comme **néchîmin-i-tchimin**, etc...

Enfin, Fikret n'a pas fait faire de progrès à la langue ; au contraire, il l'a altérée ; les termes inventés par lui restent comme des corps étrangers dans l'organisme turc et rendent la plupart de ses poésies incompréhensible pour la génération actuelle comme pour ses contemporains. Ces termes ont fait condamner irrémédiablement ses poésies.

Il a un autre défaut, l'enjambement abusif, qui a

fortement diminué la valeur de ses poésies, devenues de la prose scandée et rimée comme le **bahr-i-tavîl** des anciens. Elles n'ont aucune trace du rythme, qui est un élément fondamental.

On ne voit pas l'amour de la femme chez Fikret. Ce sont le patriotisme, la morale et la beauté de la nature qui l'inspirent. Une partie de ses poésies est didactique. Il adore le progrès et la civilisation de l'Occident, est très sensible aux douleurs des pauvres ; se montre triste, désespéré, privé de consolations. Toutes ses poésies sont imprégnées de cette mentalité. Il décrit quelquefois gaieusement le printemps, mais l'appelle soudainement « printemps triste » ; il fait rire un personnage, mais il ne tarde pas à dire que son rire est morose. Il trouve le monde répugnant et les hommes abjects. Privé de soutien moral, il ne se console jamais, et se lasse lui-même de sa mentalité. Il veut se tromper pour trouver une satisfaction, et en ressent vivement le besoin. On le croirait athée, malgré quelques indices attestant des croyances religieuses. Son athéisme, la tyrannie de son temps et les désordres de l'administration sont les causes, selon moi, de son pessimisme.

Fikret est orgueilleux, mais seulement, de ses vertus ; pour lui, tout le reste est sans valeur, et on ne saurait en être fier.

A son avis, la rime n'est que pour l'oreille, et non pour l'écriture ; il a introduit cette règle correcte dans la versification classique, mais il était déjà admis chez les poètes populaires turcs ; et Fikret n'en est pas l'inventeur. C'est lui aussi qui a généralisé l'emploi des vers libres et des formes françaises, toutefois, il a eu, en cela, des précurseurs.

Fikret donna beaucoup d'élasticité et de variétés aux mesures des **mustézâds** ; de plus, ce fut lui qui introduisit le sonnet français dans la poésie turque. Mais c'est un peu douteux, l'innovation pouvait être de Rêdjâî-zâde (!).

Ce fut encore lui qui introduisit la ponctuation à la poésie turque.

Fikret a employé la mesure syllabique ; il n'est pas non plus son inventeur. Avant lui, Ziâ pacha, Nâmik Kémal, Hâmid, Pertev pacha, Akif pacha, même Nédîm et antérieurement à ce dernier, Kâtibî et Mourad II, ont composé des poésies classiques sur cette mesure.

Les rimes de Fikret sont généralement rudimentaires, faibles et quelquefois défectueuses.

L'enjambement abusif est sa caractéristique.

Il a élargi le cadre des sujets ; contrairement aux poètes antérieurs qui chantaient plutôt l'amour sexuel, il a chanté la beauté de la nature, les faits sociaux et les passions humaines. Ses sentiments humanitaires sont très ardents. Il est surtout patriote et moraliste sans être savant.

Ses vers sont à peu près exempts des fautes grammaticales. Sa langue est quelquefois simple mais le plus souvent saturée de mots arabes et persans.

Fikret n'est pas donc un novateur, un créateur ; mais il est généralisateur et marque une étape dans la poésie turque. Avec le **servét-i-founoûn**, il inaugura une époque littéraire. C'est sous ses coups que les formes et les sujets anciens furent écrasés ; et la poésie turque prit une autre orientation. Fikret est le plus zélé des romantiques turcs, dont les premiers furent Nâmik Kémal et Hâmid. Il faut savoir toutefois qu'il n'est pas le promoteur de cette révolution littéraire comme on le croit ; il en est propagateur.

Hâmid et Fikret, qui ont imité aveuglement la poésie française et démoli avec un acharnement inutile le classicisme turc si profond, n'ont pas su découvrir le trésor ignoré de la poésie populaire et profiter de ses règles et de ses beautés ; de là combiner les classiques avec les choses occidentales et avec les vers et les règles originaux

turcs. Ils n'ont jamais pensé à créer une poésie purement nationale et à l'adopter aux exigences du temps et du monde moderne. Il faut être juste pour juger et la sentence doit tenir compte du temps. Ils ont vécu à un moment de transition et le rôle que leur fit jouer le déterminisme historique, était de faire ce qu'ils ont déjà fait. Le soin de combiner ces trois poésies et d'en faire une nouvelle, nationale et moderne, incombe à la génération future. Un versificateur érudit et un poète habile s'en chargeront.

Fikret a deux physionomies comme Nâmik Kémal, Chinâsî, Mouallim Nâdji, Rêdjâi-zâdé Ekrem, même comme Hâmid. A leurs débuts, ils sont parfaitement des classiques anciens ; dans leur seconde période, ils sont modernes et imitateurs Français. C'est une période de transition entre deux systèmes, et ces poètes le montrent nettement. Les anciens classiques avaient imité les Arabes et les Persans en commettant la grave faute de négliger le système primitif turc ; ceux-ci l'ont également commise, ignorant ses dangers. Fikret montra beaucoup de parti-pris contre l'ancienne poésie, dans laquelle il y a certainement beaucoup de belles choses à garder et qui a enrichi la littérature turque, et il a eu le tort d'emprunter une poésie, encore étrangère, telle qu'elle était sans se l'assimiler.

Fikret est un poète lyrique, patriote, moraliste et didactique. Il est romantique.

Enfin, Tevfik Fikret est une figure importante de la poésie turque de la fin du XIX^e et du commencement du XX^e siècle ; mais il n'est pas un grand poète. Il a diminué la valeur de ses poésies avec des rimes faibles et défectueuses, l'abus de l'enjambement, la ponctuation, ses **tétâbu'-u-izâfât**, ses mots arabes et persans inusités et trop nombreux, et avec l'absence de rythme et d'harmonie. Il a du sentiment et une âme d'artiste ; mais ses images ne s'envolent pas librement, elles s'arrêtent à une certaine limite, comme saisies par une entrave.

Le Turc eut trois grands poètes en même temps vers la fin du XIX^e siècle comme Nâmik Kémal, Abd-ul-Hak Hâmid et Ziâ pacha, à une intervalle longue, après Ghâlib Dédé; depuis on ne peut citer de grand nom.

PARIS,

Dr. RIZA NOUR.

